

LE QUOTIDIEN *THE ART DAILY NEWS* DE L'ART *WEEK~END*

Votre abonnement annuel
pour

19 € / mois
pendant 12 mois



— NUMÉRO 563 / VENDREDI 14 MARS 2014 / WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM / 2 EUROS —

À TEFAF, DES GRANDS NOMS D'HIER À AUJOURD'HUI

p.5

- * p.4 QUI SERA
LE FUTUR DIRECTEUR
DES RENCONTRES D'ARLES ?
- * p.7 et 9 LES CHRONIQUES
DE CÉDRIC AURELLE
ET CHRISTOPHE RIOUX
- * p.8 STÉPHANE VIGNY :
LE RÉEL EST
SA RELIGION



LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN
DRAWING NOW PARIS 8

LE CARREAU DU TEMPLE & ESPACE COMMINES

LE MARAIS, PARIS III^e

MERCREDI 26 / DIMANCHE 30 MARS 2014

Billets en vente sur : www.drawingnowparis.com

86
INTERNATIONAL
GALLERIES
400 ARTISTS



LE BHV / MARAIS

Inapa



SOFERIM
L'immobilier créatif

(art)habitat

arte
ACTIONS CULTURELLES

BeauxArts

artus

STYLIST

LE QUOTIDIEN
DE L'ART



La « Warren Cup » du British Museum est-elle une contrefaçon ?

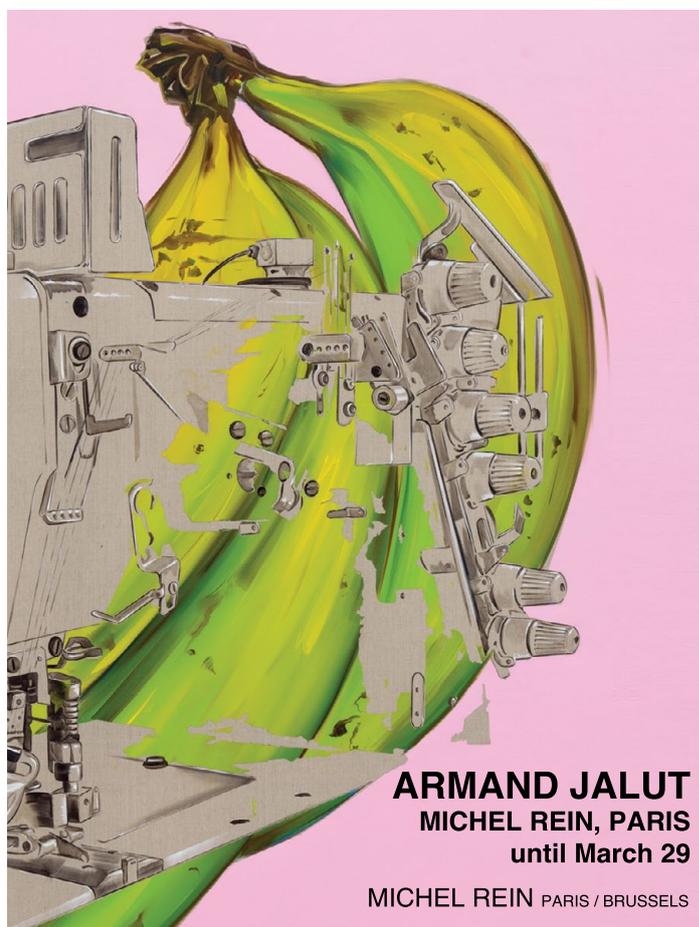
Lors d'un débat public organisé par le King's College de Londres, Luca Giuliani, archéologue et professeur à l'Humboldt University à Berlin, a émis des réserves sur l'authenticité de la « Warren Cup » du British Museum. Acquis par le musée en 1999 pour 2 millions d'euros, cette coupe à boire, datée du I^{er} siècle avant J.-C., représente des scènes érotiques extrêmement explicites entre un homme d'âge mûr et un jeune éphèbe. Pour Luca Giuliani, ce type de représentation, qui ne se retrouve sur aucune autre pièce de vaisselle en argent de l'époque romaine, suggère qu'il s'agit d'une contrefaçon. Il a émis l'hypothèse selon laquelle cette coupe, achetée à Rome en 1911 par le collectionneur américain Edward Perry Warren, fervent défenseur de la cause homosexuelle, daterait en réalité du début du XIX^e siècle, époque où ce type d'images était très répandu. Il ajoute que la collection d'Edward Perry Warren comprenait de nombreuses contrefaçons. Pour Dyfri Williams, auteur d'un ouvrage sur cette coupe publié en 2006 par le British Museum, son authenticité ne fait aucun doute et sa particularité ne peut suffire à prouver qu'il s'agit d'une contrefaçon. Enfin, selon lui, on ne trouve plus d'argent pur depuis le milieu du XIX^e siècle et la coupe montre des signes de corrosion anciens.



Warren Cup, coupe à boire en argent, Empire romain, I^{er} siècle ap. J.-C.
© British Museum, Londres.

Succès pour la collection Marcilhac à Paris

Au total, la dispersion de la collection du marchand et expert Félix Marcilhac a rapporté 24,7 millions d'euros (est. 8,2-11,7 millions d'euros) les 11 et 12 mars. Au cours de cette vente en trois sessions, d'environ 300 lots, 21 records ont été décrochés. Le plus spectaculaire est celui pour un cabinet de gypse par Jean-Michel Frank, acquis 3,7 millions d'euros. « Toute la profession est ravie de ces résultats qui montrent qu'il y a des acheteurs qui ne sont pas que des investisseurs car à ces sommets de prix, il sera impossible de revendre au double rapidement. Il y a donc une vague d'amateurs pour l'Art déco », jugeait un marchand parisien. Ce dernier trouvait néanmoins les prix obtenus exagérés pour certaines pièces de second ordre. À titre d'exemple, un ensemble de sièges d'après Boris Lacroix, réalisés en 1985 (!), est parti à 42 000 euros au marteau, cinq fois l'estimation haute. La fille de Félix Marcilhac, Amélie, a acquis un casier à courrier réalisé pour Jacques Doucet pour 40 000 euros au marteau. Ce résultat est toutefois loin de celui obtenu par la collection Dray vendue 59,7 millions d'euros chez Christie's à Paris en 2006, record pour une vente d'Art déco si l'on exclut celle, plus hétérogène, de la collection Pierre Bergé-Yves Saint Laurent. « L'alliance entre Sotheby's et Artcurial s'est révélée efficace et judicieuse pour assurer le succès de cette vente, qui est une reconnaissance de l'œil de Félix Marcilhac y compris pour l'Art nouveau », nous a confié François Tajan.



ARMAND JALUT
MICHEL REIN, PARIS
until March 29

MICHEL REIN PARIS / BRUSSELS

LE QUOTIDIEN DE L'ART

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris

* ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros.

61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331.

* CPPAP : 0314 W 91298 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : Un site internet hébergé par Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 01 58 64 26 80

* PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer

* DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) * MARCHÉ DE L'ART : Alexandre Crochet (acrocchet@lequotidiendelart.com) * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugounenq (shugounenq@lequotidiendelart.com), Charlotte Delafond * CONTRIBUTEURS : Cédric Aurrelle, Emmanuelle Lequeux, Christophe Rioux, Natacha Wolinski

* MAQUETTE : Isabelle Foirest * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01 82 83 33 14

* ABONNEMENTS : abonnement@lequotidiendelart.com, tél. : 01 82 83 33 13

* IMPRIMEUR : Point44, 94500 Champigny sur Marne * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE INTERNET : Dévrig Viteau

© ADAGP PARIS 2013 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

Visuel de Une : Vajrasattva shakti, fin du XVII^e-début du XVIII^e siècle, Mongolie École de Zanabazar, bronze doré avec détails peints, H. 25 cm. © Rossi & Rossi, Londres.

Las Vegas veut se doter d'un musée d'art moderne et contemporain

La Ville de Las Vegas a lancé une grande campagne de levée de fonds pour la construction d'un musée d'art moderne et contemporain. Dirigée par la société de Conseil Moonridge Group, cette initiative a déjà réussi à réunir 2,5 millions de dollars (1,8 million d'euros) sur les 29 millions (20,7 millions) nécessaires. Le projet prévoit la construction d'un édifice sur deux hectares dans le nouveau quartier artistique du centre-ville, entre East Charleston Boulevard et South Arts Way. Le musée comprendra un espace d'exposition de plus de 3 000 m² répartis sur trois étages, et présentera des œuvres d'artistes reconnus ou émergents des XX^e et XXI^e siècles. Il s'agit de la première étape d'un vaste centre culturel qui doit voir le jour dans le centre-ville de Las Vegas avec la construction de deux autres espaces : le Center for Creativity, un lieu dédié aux artistes et aux designers, et le Luminous Park, un jardin de sculptures.

Le Maier Museum of Art du Randolph College sanctionné pour la vente d'une œuvre George Bellows à la National Gallery de Londres

Le conseil d'administration de l'Association of Art Museum Directors (AAMD), aux États-Unis, a voté une mesure de sanction à l'encontre du Maier Museum of Art du Randolph College, à Lynchburg, en Virginie, pour la vente d'une œuvre de George Bellows (1882-1925). Il s'agit d'un tableau de 1912 intitulé *Men*



George Bellows, *Men of the Docks*, 1912, huile sur toile, 114 x 161 cm.

© The National Gallery, Londres.

of the Docks, représentant des travailleurs à côté d'un paquebot amarré sur un quai de Brooklyn. L'œuvre a été acquise au début du mois de février par la National Gallery de Londres pour 25,5 millions de dollars (18 millions d'euros). L'AAMD a appelé ses 326 membres répartis dans différents musées des États-Unis mais aussi du Canada et du Mexique, à suspendre toute demande de prêt ou de collaboration avec le Maier Museum of Art.

Manifesta 10 se déroulera bien en Russie malgré la polémique

Kasper König, le commissaire de Manifesta 10 - annoncée du 10 juin au 31 octobre 2014 au musée de l'Ermitage à Saint Pétersbourg -, a confirmé mardi que la biennale d'art contemporain se déroulerait comme prévu malgré les polémiques soulevées par l'engagement militaire de la Russie en Ukraine. « *Annuler l'événement ne serait pas une réponse judicieuse à la situation actuelle* », a déclaré Kasper König. Une pétition lancée au début du mois par un groupe d'artistes allemands et hollandais et demandant la suspension de la manifestation jusqu'au retrait des troupes russes de Crimée a réuni plus de 1 500 signatures. En septembre 2013, une première pétition avait déjà été lancée par l'artiste et curateur irlandais Noel Kelly, en réaction aux dernières lois homophobes promulguées par le gouvernement russe (lire *Le Quotidien de l'Art* du 13 septembre 2013).

Le gouvernement australien demande des sanctions contre la Biennale de Sydney

George Brandy, le ministre des arts australien, a menacé de supprimer les subventions accordées par le gouvernement à la Biennale de Sydney après le retrait de la société Transfield Services Ltd de la liste de ses sponsors. Certains artistes avaient menacé de boycotter l'événement, refusant de s'associer, même indirectement, à cette société chargée par le gouvernement du service de sécurité et de santé de centres de détention de demandeurs d'asile, très critiqués par une partie de la population (lire *Le Quotidien de l'Art* du 10 mars). Le ministre a adressé une lettre au président de l'Australia Council for the Arts, Rupert Myer, pour demander des sanctions à l'égard des organisations culturelles qui refusent le financement de sociétés privées pour des « *motifs déraisonnables* ». Cette lettre, dont *The Australian* a pu obtenir une copie, souligne notamment les difficultés budgétaires rencontrées par l'Australia Council. Des difficultés qui, selon George Brandy, rendent l'attitude du conseil d'administration de la biennale d'autant plus injustifiable. « *Vous comprenez aisément, écrit le ministre, que les contribuables puissent se dire : "Si la Biennale de Sydney n'a pas besoin de l'argent de Transfield, pourquoi viendrait-on nous réclamer le nôtre ?"* ». L'accord de financement sur trois ans signé par l'Australia Council et la Biennale de Sydney arrive à son terme l'année prochaine. Le ministre menace d'intervenir si l'Australia Council ne prend pas les mesures qui s'imposent.

QUI SERA LE FUTUR DIRECTEUR DES RENCONTRES D'ARLES ?

— PAR NATACHA WOLINSKI —

Il y a ceux qui ont envoyé tôt leur dossier, comme François Cheval (directeur du musée Nicéphore Niépce à Chalon-sur-Saône), qui a été l'un des premiers à se déclarer ouvertement candidat ; ceux qui étaient prêts depuis longtemps mais qui ont hésité comme Sam Stourdzé (directeur du musée de l'Élysée à Lausanne), et celles qui se sont décidées tardivement comme Anne de Mondenard (chef-adjointe du département de conservation préventive au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF)) ou la galeriste parisienne Christine Ollier. La course à la candidature pour le poste de directeur des Rencontres internationales de la photographie d'Arles bat son plein. Auparavant, il y aura eu des épisodes préparatoires teintés de colère et d'amertume. La démission retentissante, en novembre dernier, de François Hébel, dont le projet de créer un centre international de la photographie à Arles n'avait pas reçu le soutien qu'il espérait de l'État. La publication aussi, dans la foulée, d'une tribune, où le président du conseil d'administration des Rencontres, Jean-Noël Jeanneney, annonçait qu'une fois le nouveau directeur nommé, il passerait lui aussi la main. Pour l'heure, il lui revient de choisir un candidat parmi les nombreux qui se sont présentés. La remise des dossiers devait se faire avant le samedi 22 février à minuit : trente ont été déposés, mais seuls dix-huit ont été retenus, les autres étant considérés comme incomplets ou irrecevables.

Afin de mener une procédure de recrutement « *la plus transparente et collégiale possible* », selon une source bien informée, les dossiers sélectionnés ont été adressés à l'ensemble des vingt membres du conseil d'administration des Rencontres afin que chacun indique les cinq candidats qu'il souhaite retenir. Une « *short-list* » de cinq noms devrait donc sous peu sortir du chapeau, le président se réservant le droit d'en ajouter un sixième. Les élus, dont l'identité ne sera pas divulguée, seront auditionnés par Jean-Noël Jeanneney ainsi que par huit membres du conseil d'administration, quatre relevant de la puissance publique et quatre étant des personnalités qualifiées. À l'issue de cette audition, le nom du nouveau directeur sera entériné lors d'un nouveau conseil d'administration qui aura lieu mi-avril. Il sera soit officialisé aussitôt, soit un peu plus tard lors de la conférence de presse des Rencontres qui aura lieu le 29 avril.

Sur les dix-huit dossiers en lice, de nombreux noms font d'ores et déjà figure de favoris. Le franc-parler de François Cheval peut en alarmer certains, mais son

dossier, mûri de longue date, est sérieux et sa volonté d'installer à demeure les équipes des Rencontres à Arles, afin de mieux s'intégrer au tissu local, pourrait séduire. Sam Stourdzé et Julien Frydman, directeur du salon Paris Photo, ont l'entregent et les réseaux pour trouver de nouvelles sources de financement et l'esprit assez défricheur pour renouveler une programmation que d'aucuns jugeaient, ces dernières années, insuffisamment tournée vers la création actuelle. Chez les femmes, on s'attendait à ce que Marta Gili, directrice du Jeu de Paume, et Diane Dufour, directrice du Bal, se présentent. Ce sont finalement des figures plus inattendues qui sont sorties du bois : l'historienne de l'art Anne de Mondenard ; Béatrice Andrieux, *show manager* de Paris Photo ; Florence Maille, responsable des expositions à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, qui se présente en duo avec Fanny Escoulen, ancienne directrice adjointe du Bal ; et Christine Ollier. La passation des pouvoirs se fera en juillet, au moment des Rencontres, et, quel que soit l'élu, il aura fort à faire ensuite pour gérer à la fois une programmation et un budget, intégrer le festival dans le tissu social, assurer le rayonnement international de la manifestation et, enfin, normaliser les rapports avec la Fondation Luma dont le rachat des terrains des ateliers SNCF, où se tenaient une partie des Rencontres, afin d'y édifier un centre de création contemporaine, a été à l'origine du psychodrame de l'été dernier. À cet égard, il n'est pas inutile de rappeler que la présidente de la fondation, Maja Hoffmann, siège au conseil d'administration des Rencontres et qu'elle participera, à ce titre, au choix du futur directeur du festival. ■

Contactez le Quotidien de l'Art

Publicités

Valérie Suc

Tél : (+33) 01.82.83.33.13

Fax : (+33)01.75.43.85.13

vsuc@lequotidiendelart.com

Partenariats

Judith Zucca

Tél : (+33) 01.82.83.33.14

Fax : (+33)01.48.78.75.28

jzucca@lequotidiendelart.com

À TEFAF, DES GRANDS NOMS D'HIER À AUJOURD'HUI

PAR ALEXANDRE CROCHET

À Tefaf, qui a ouvert ses portes à Maastricht (Pays-Bas) hier, chacun s'efforce de se démarquer parmi les 274 exposants, un nombre record. Il ne suffit pas d'avoir des objets de grande qualité. Il en faut davantage pour attirer des visiteurs qui ne savent plus où donner de la tête : un pedigree hors normes, une histoire insolite, un caractère inédit sur le marché... Nombre de visiteurs de toutes nationalités se sont longuement arrêtés sur le stand de la galerie Dickinson (Londres). Au pays de Van Gogh, celle-ci présente, de cet artiste, une version du célèbre *Moulin de la Galette* (1887), restée dans la même collection depuis 1965. L'œuvre a appartenu à un industriel qui a inspiré le personnage de Goldfinger dans James Bond, Charles Engelhard, grand collectionneur d'art qui a fait fortune dans l'importation d'or. Ce



Vincent van Gogh, *Moulin de la Galette*, 1887, huile sur toile, 55 x 38,5 cm.
© Dickinson, Londres-New York.

Plus feutrés, les stands consacrés aux antiquités offrent leur lot de pépites. Tel un vase égyptien en basalte noir du IV^e millénaire avant J.-C., pour 300 000 euros chez Sycomore Ancient Art (Genève), « intact quand souvent les bords sont ébréchés », commente Jean-Louis Domercq

tableau est l'un des deux exemplaires en mains privées de cette série sur le moulin de Montmartre. « À la demande du vendeur, nous ne pouvons pas donner le prix, mais il s'agit d'une somme à huit chiffres », nous a-t-on indiqué sur le stand. Le tarif demandé tournerait, d'après certaines sources, autour de 15 millions d'euros. Aussi emblématique soit-il, ce tableau est-il pour autant exceptionnel ? La galerie souligne qu'une toile de Van Gogh [*L'Homme est en mer*], « plus grande mais non signée », s'est vendue 17 millions de livres

sterling en février à Londres (chez Sotheby's). « Celle de Londres était bien plus belle. L'exemplaire de la galerie ne vaut pas à mes yeux la moitié de ce qu'elle en demande », jugeait un spécialiste sur la foire. Mais un Van Gogh reste un Van Gogh... Les portefeuilles moins garnis peuvent se rabattre sur des sabots bretons en bois sculptés par Gauguin, exposés dans une vitrine juste à côté, au prix guère modéré de 400 000 euros. La foire réunit plusieurs œuvres de Claude Monet, à la galerie Hammer (New York) et chez Green (Londres) où *L'Île aux Orties* (1897), dans la même famille depuis 1979, était réservée hier. Un séduisant portrait d'homme (du XVI^e siècle)

par Corneille de Lyon dans un cadre ancien architecturé restait disponible à 1 million d'euros.

Plus feutrés, les stands consacrés aux antiquités offrent leur lot de pépites. Tel un vase égyptien en basalte noir du IV^e millénaire avant J.-C., pour 300 000 euros chez Sycomore Ancient Art (Genève), « intact quand souvent les bords sont ébréchés », commente Jean-Louis Domercq. À côté, est exposée une exceptionnelle tête grecque archaïque de Koré, femme au « sourire ineffable », une pièce muséale qui a appartenu à la Fondation Thetis (Genève). Le prix est en conséquence : 3 millions d'euros. Chez Rossi et Rossi (New York, Hongkong), un collectionneur américain a acquis **SUITE DU TEXTE P. 6**

DES GRANDS NOMS D'HIER À AUJOURD'HUI

SUITE DE LA PAGE 5 dès les premières heures d'ouverture pour 1,5 million de dollars une sculpture en bronze doré de Mongolie (XVII^e-XVIII^e siècle) de l'école de Zanabazar. Représentant Vajrasattva, l'union de l'homme et de la femme, elle était d'une grande finesse d'expression et d'un équilibre des proportions rare comparé aux spécimens qu'on rencontre d'ordinaire.

Quelle que soit la catégorie, certains ont opté pour un focus susceptible d'attirer l'œil. Au sein d'une section design par ailleurs inégale, François Laffanour (Paris) signe un très beau stand consacré au mobilier de Chandigarh par Pierre Jeanneret. Son confrère Bernard de Grunne (Bruxelles) montre une série de cannes surmontées d'une sculpture de jeune femme à marier Senoufo (Côte d'Ivoire) réservées aux cultivateurs émérites, dans un écrin blanc à la Oscar Niemeyer. « *J'ai mis plusieurs années à réunir ces objets que l'on retrouve dans très peu de tribus, un sujet jamais abordé [dans une foire]* », confie le marchand belge. Proposées de 25 000 à 85 000 euros, ces pièces incitent à pénétrer sur le stand pour y découvrir notamment une paire de statues de la même ethnologie dont il est demandé plusieurs centaines de milliers d'euros. La galerie Hamiltons (Londres) dédie son stand aux photographies érotiques de Carlo Mollino mis en regard de quelques-uns des meubles les

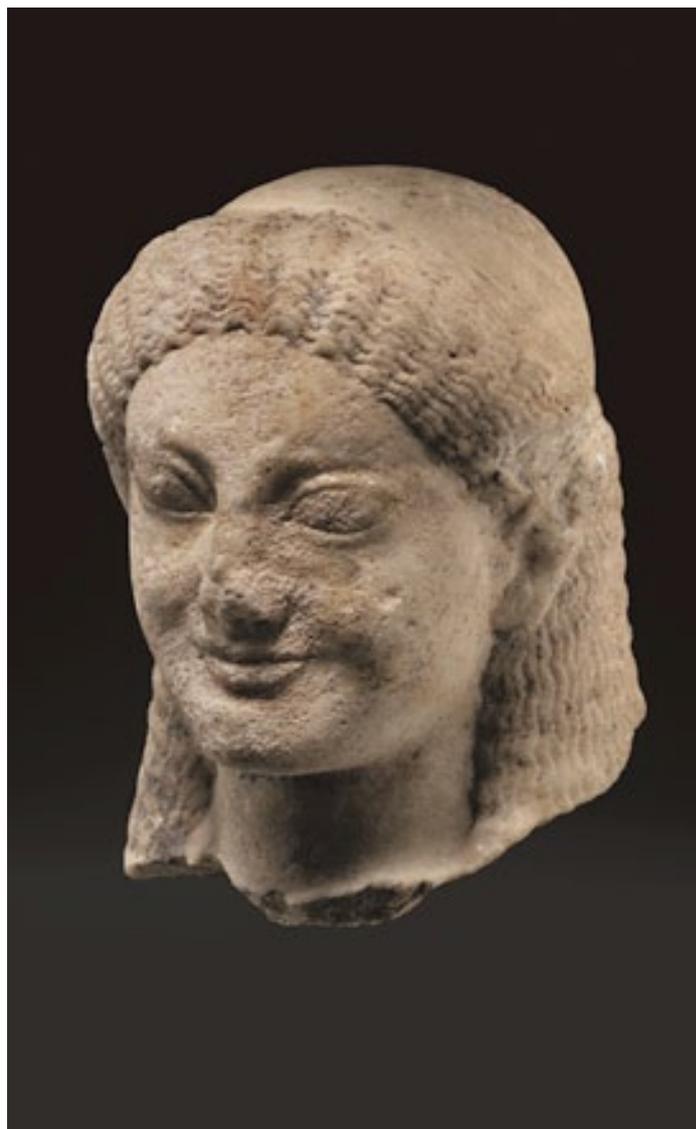
**Nous avons déjà
vendu des vidéos de
Bill Viola
à Tefaf à des gens
qui n'avaient jamais
acheté de vidéo.
Contrairement à
Art Basel où nous
exposons aussi,
il y a ici une vraie
chance pour le
second marché,
avec des artistes
reconnus**

plus célèbres du créateur transalpin. Certains ont fait des affaires dès l'ouverture. La galerie Kevorkian (Paris) a ainsi cédé 18 objets dont six à des musées.

Cataloguée comme une foire de référence pour les antiquités et l'art ancien, Tefaf accueille de plus en plus d'art contemporain récent. Sur le stand de Tomasso Brothers (Londres), au milieu de la statuaire classique, et de Christ en croix, figure quatre œuvres de Damien

Hirst dont un mouton noir dans le formol (2,2 millions de livres sterling) et une œuvre de 2013, *Styx*, tondo fait de scarabées et d'ailes de papillons. « *Damien Hirst, qui est venu pour la première fois lundi à Tefaf [pendant l'installation] adore l'art ancien, et nous sommes amis de longue date. Certes, c'est de l'art récent, mais avec un nom très connu qui peut faire le buzz* », nous a confié le marchand Dino Tomasso.

La galerie Tornabuoni (Paris) présente un relief de Francesca Pasquali de 2013 en néoprène, Sperone



Tête grecque archaïque de Koré, vers 500, marbre, H. 17 cm.
© Sycomore Ancient Art, Genève.

Westwater (New York) un tableau bleu électrique de 2014 par Nabil Nahas, réservé à 130 000 dollars. Une vidéo de Bill Viola - exposé en ce moment au Grand Palais à Paris -, *The Last Angel* (2002), numéro 3/5, est proposée à 280 000 euros à la Kukje Gallery, de Séoul. « *Nous avons déjà vendu des vidéos de cet artiste à Tefaf à des gens qui n'avaient jamais acheté de vidéo. Contrairement à Art Basel où nous exposons aussi, il y a ici une vraie chance pour le second marché, avec des artistes reconnus* », confie l'un des responsables de la galerie. Si Tefaf couvre donc désormais tous les champs possibles chronologiquement, de l'art égyptien d'avant l'écriture aux créations de 2014, certains s'étonnent pourtant que des marchands d'art moderne ou plus classique présentent de plus en plus sur une partie de leur stand de l'art contemporain, souvent de façon un peu artificielle. « *Il faut assumer ce que l'on fait* », estimait hier un visiteur chevronné. ■

TEFAF, jusqu'au 23 mars, Maastricht Exhibition & Congress Centre, Forum 100, Maastricht, Pays-Bas, tél. +31 43 383 83 83, www.tefaf.com

GARE AUX ARTISTES

PAR CHRISTOPHE RIOUX

— Mercredi dernier, le 12 mars, s'est tenu le premier rendez-vous de la Saison 5 des « Ateliers de la Gare » consacré à la thématique « L'Art et la Culture en gare ». Depuis 2010, Gares & Connexions, la filiale de la SNCF dédiée au développement des gares, a en effet engagé une réflexion sur le monde des gares et leur environnement, qui se déroule régulièrement au siège de cette filiale. Cette série de rencontres donne aussi bien la parole à des professionnels de l'aménagement et de l'exploitation qu'à des responsables politiques, des journalistes ou des usagers. Mais cet « Atelier de la Gare » revêtait un caractère particulier : comme le précisait Rachel Picard, directrice générale de Gares & Connexions, il constituait une « occasion de présenter et discuter des initiatives menées en commun avec le monde de la culture, non pas uniquement pour rêver et décorer la gare, mais pour mieux la vivre ». Dans cet esprit de dialogue, après une introduction conjointe de Rachel Picard et de Bernard de Montferriand, président de Platform (regroupement des Fonds régionaux d'art contemporain), la table-ronde modérée par Julien Damon, sociologue et professeur associé à Sciences Po, a réuni des intervenants de l'univers des gares comme du monde culturel : parmi eux, Caroline de Jessey (directrice de la communication de Gares

Christophe Rioux est professeur en économie à la Sorbonne à Paris et dans plusieurs grandes écoles. Il est expert des industries culturelles *



& Connexions), Marie-Cécile Burnichon (secrétaire générale de Platform), Olivier Grasser (directeur du FRAC Alsace) et Alain Andrieux (directeur des gares Provence-Alpes-Côte d'Azur).

Si la question de l'esthétique des gares s'est très vite posée lors du débat, il convient de rappeler qu'elle est apparue très tôt, à une époque où l'on qualifiait avec effroi le train de « *monstre d'airain* » ou de « *mammoth de cuivre et d'acier* ». En réponse au conservatisme d'un Paul Bourget, Émile Zola défendra l'apparence alors décriée des gares : « *Pourquoi trouver une gare laide ? C'est beau, une gare* ». Or, comme le soulignaient certains des intervenants, évoquant notamment les créations de l'architecte espagnol Santiago Calatrava, les gares sont parfois plutôt devenues les totems d'une architecture signal et paraissent souvent obéir à un impératif esthétique, à la fois intérieur et extérieur. Cette exigence n'est certes pas étrangère à la multiplication des expositions organisées

L'art et la culture en gare peuvent sans doute s'inscrire dans une logique de démocratisation, de forum, d'agora

en partenariat avec des gares, mais elle a aussi un impact réel sur ces lieux longtemps cantonnés à une simple fonction de transit. L'art et la culture en gare peuvent sans doute s'inscrire dans une logique de démocratisation, de forum, d'agora. Par ailleurs, au-delà des craintes d'instrumentalisation des artistes ou de considérations publicitaires à court-terme, les gares semblent actuellement en mesure de déployer cette démarche dans la durée : après le succès d'une première collaboration dans le cadre des 30 ans des FRAC, cet « Atelier de la Gare » annonçait également la poursuite d'un partenariat dans les grandes gares parisiennes à l'automne 2014. ■

Abonnement annuel

19 € / mois
pendant 12 mois



Toutes nos formules sur le site dans la rubrique « Abonnements »



STÉPHANE VIGNY :

LE RÉEL EST SA RELIGION

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

Stéphane Vigny est né en 1977 au Mans. Il a participé au 54^e Salon de Montrouge en 2009. Depuis, il a notamment exposé à Piacé-le-Radieux ou aux Bains-Douches à Alençon. Il a bénéficié d'une exposition personnelle à la Galerie Claudine Papillon, à Paris, en janvier-février de cette année et participe actuellement à l'exposition « Des Hommes, des mondes » au Collège des Bernardins, à Paris. Portrait.

Il arrive aussi parfois que les objets traversent le miroir : aucune raison que ce soit merveilleux soit réservé aux humains que nous sommes. Et il semble bien que la plupart des objets que Stéphane Vigny a entre les mains passent par ce stade. Et en sortent définitivement bouleversés. Ils ont gardé cette familiarité qu'on leur connaît, mais ils ont gagné en inquiétude, ou en légèreté ; en poids, ou en étonnement. Il suffit d'en citer quelques-uns, parmi les plus repérés par les amateurs d'art, pour que l'on comprenne ce mouvement de torsion, ce « *changement de fonction des objets qui ressemble à une analogie : j'aime penser qu'il y a une égalité dans leur monde, et que chacun peut jouer le rôle d'un autre* », résume-t-il. Ce château de cartes, par exemple, aperçu pendant la FIAC 2012 dans le jardin des Plantes à Paris : on connaît son allure, la menace de son vacillement ; mais il est d'une proportion considérable, rivalisant avec les bâtiments alentours, et sa matière même, des plaques de tôle ondulée, surprend. Dans le corpus du jeune artiste, on peut repérer aussi un canapé composé de sacs de plâtre, un tuning de clapiers à lapins, un *glory hole* impraticable (taille-crayon fiché dans le mur !) ou encore un dolmen de béton. Autant de matières premières composant notre environnement le plus quotidien ; voire, pour être plus précis, les éléments de nos campagnes, au contact desquels l'artiste a grandi. « *Toutes mes idées ont à voir avec le bricolage de monsieur tout le monde, le réel est ma religion. Et j'aime me confronter à un travail physique proche de l'artisanat, passer du temps avec les matières : c'est possible maintenant, alors qu'il y a quinze ans, c'était considéré comme complètement ringard* », s'amuse celui qui a lui-même été formé à l'université dans la vénération du concept, avant d'en revenir. « *Très vite je me suis rendu compte de mon goût et de mon plaisir dans la fabrication* », poursuit-il. Le tout



Stéphane Vigny, *Carnac cellulaire*, 2009, béton cellulaire, 215 x 104 x 147 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Claudine Papillon, Paris.

porté par un humour dépourvu de toute vulgarité : lecteur de la Rochefoucauld, Vigny sait faire de ses titres autant de Witz, traits d'esprit qui cristallisent l'efficacité de ses pièces. Le plaisir, il le trouve aussi dans *l'in situ*, avec lequel il aime jouer. Son château de cartes est ainsi né d'une invitation du village de Piacé-le-Radieux, marqué par un projet utopique de coopérative imaginé par le Corbusier dans les années 1930, et qu'il taquine du souvenir de bidonvilles. Quand il est invité par l'espace d'art de Louis Vuitton, à Paris, il imagine une superbe mer de cymbales de cuivre... dont les interstices dessinent discrètement le fameux logo, clin d'œil qui n'enlève rien à la sensuelle poésie de la pièce. Mais le quotidien n'est pas son seul horizon. De plus en plus, Stéphane Vigny se plaît à jouer, aussi, avec des éléments de culture. C'est ainsi un drôle de coq de Brancusi qui parade en ce moment dans le jardin du collège des Bernardins, pour l'exposition collective « Des hommes, des mondes » : il est tout simplement en béton cellulaire type Bricorama, et non plus en marbre. Il est devenu mobilier, heureux comme un coq en... carton-pâte. ■

STÉPHANE VIGNY PARTICIPE À L'EXPOSITION « DES HOMMES, DES MONDES », jusqu'au 15 juin, Collège des Bernardins, 18-24, rue de Poissy, 75006 Paris, tél. 01 53 10 74 44, www.collegedesbernardins.fr
Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

MYTHES ET RÉALITÉS

PAR CÉDRIC AURELLE

« Les mythes ont la vie dure. En particulier les mythes créationnistes ». À l'occasion de la présentation au J. Paul Getty Museum de Los Angeles du célèbre « Mural » réalisé par Jackson Pollock pour l'appartement de Peggy Guggenheim en 1943-44, le *Los Angeles Times* revient sur l'histoire de l'œuvre appartenant au Museum of Art de l'Université de l'Iowa. « La magnifique peinture représentait un bond en avant, un véritable coup

de fouet pour l'émergence de l'École de New York et l'expressionnisme abstrait comme conséquence de la Seconde Guerre mondiale. Mais la part de mythe qui entoure cette œuvre clé apparaît désormais sérieusement écornée, et ce, grâce à la science. [...] En dépit de déclarations répétées depuis des décennies, Pollock n'a pas peint la toile épique en un jaillissement glorieux de ferveur créative ininterrompu. Au contraire, cette peinture considérée comme un tournant à la fois dans la carrière de l'artiste et dans l'histoire de l'art moderne américain a fait l'objet d'un développement sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines », ainsi que le prouve l'analyse scientifique de la couche picturale. « Et maintenant que le mythe de la peinture réalisée de manière intrépide et épuisante, en un coup, a été déconstruit, il convient de se demander : Quel objectif servait ce mythe improbable en premier lieu et pourquoi y a-t-on cru ? Cultiver une image de vigueur masculine avait certainement quelque chose à voir avec cela. Pensons à [Lee Krasner, sa femme], la première source de ce récit. Pollock avait 31 ans en 1943 et se sentait profondément en conflit avec lui-même, un artiste de Greenwich Village, [...] ne servant pas dans une guerre dangereuse à l'étranger comme la plupart des jeunes hommes américains. Krasner connaissait par ailleurs les rumeurs rampantes concernant son homosexualité. Le mythe héroïque d'une campagne de peinture au cours d'une seule nuit soutenait une image de virilité. [Clement] Greenberg, alors un jeune critique ambitieux, recherchait lui aussi un peintre américain qui puisse être le porte-flambeau d'un modernisme américain distinct. Il avait besoin d'un art indigène aussi profond que celui d'Europe, mais stylistiquement libéré des précédents provenant d'un continent qui partait en fumée » (10 mars).



CULTURE MONSTER
ALL ARTS, ALL THE TIME

Rebirth of Jackson Pollock's 'Mural'

The landmark painting stands magnificently, no less so after the debunking of a myth regarding its creation

Comments 9 | Email | Share 2K | Tweet 139 | Like 1.5k | +1 4

1 2 next | single



Jackson Pollock's "Mural," regarded by some as the most important modern American painting ever made, is the focus of a Getty exhibition opening Tuesday. (Jay L. Clendenin / Los Angeles Times / March 7, 2014)

HOME MULTIMEDIA THEMEN BLOGS ARCHIV MEI
Politik Wirtschaft Finanzen **Feuilleton** Gesellschaft Sport Lebensstil Technik

Home > Feuilleton > Kunst > Ukrainischer Kunstoligarch: Was macht eigentlich Victor Pinchuk?

Ukrainischer Kunstoligarch
Was macht eigentlich Victor Pinchuk?

19.02.2014 · Der ukrainische Oligarch fördert mit Kunst die Freiheit und Demokratie. Jetzt, wo sein Land um sie kämpft, fordert er weiche Kompromisse. Zieht er im Hintergrund die Fäden?

Von SWANTJE KARICH

Artikel Bilder (2) Lesermeinungen (1)



Der ukrainische Oligarch Victor Pinchuk und seine Frau Elena

© FOTO PINCHUK FOUNDATION

Voilà pour la Grande Histoire. Le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* s'intéresse pour sa part à l'actualité en Ukraine et au positionnement idéologique d'un des grands « faiseurs » du moment dans le monde de l'art, le collectionneur ukrainien Viktor Pinchuk. « 13 minutes à pied séparent le Pinchuk Art Centre, le musée d'art actuel de l'oligarque Victor Pinchuk, de la place Maïdan, le centre des protestations à Kiev. Les choses pour lesquelles Pinchuk s'engage sont les mêmes que celles pour lesquelles manifestent les gens sur la place : autodétermination, justice et démocratie. Mais dans une version locale, concrète, non globale et abstraite, comme dans l'une des dernières expositions de Pinchuk présentant les œuvres de l'artiste et dissident chinois Ai Weiwei. Une friction singulière se produit devant cette combinaison : une exigence de justice pour la Chine formulée en Ukraine. Mais qu'en est-il de l'Ukraine ? Pinchuk n'était pas vraiment connu pour représenter les valeurs des artistes dissidents avant de s'intéresser à l'art. L'art l'a-t-il transfiguré ? [...] Depuis quelques semaines, des rumeurs circulent selon lesquelles il soutiendrait financièrement les manifestations de la place Maïdan. Mais quelles peuvent être les valeurs auxquelles aspire un oligarque, quand il parle de démocratie ? [...] Il faut interroger en urgence la valeur dans son propre pays des idées qu'il promet dans le domaine de l'art. Mais il se tait. [...] Le cas Pinchuk montre ceci : dans le domaine de l'art, les concepts tels que "Liberté" et "démocratie" sont un capital important. Victor Pinchuk et son institution s'en sont parés. Maintenant que le monde réel à l'extérieur du musée en appelle à ces valeurs, un calme inquiétant s'est installé dans l'établissement culturel de Kiev le plus connu au monde » (19 février). ■